

PRÉAMBULE

Ce livre réunit six années de recherches réalisées dans le cadre de mon séminaire bimensuel, de 2009 à 2014. Le texte que vous lisez a donc été écrit pour être dit. Si j'ai supprimé les redites qui permettraient aux auditeurs de retrouver la continuité de l'élaboration proposée entre deux séances, je n'ai pas touché à sa forme originale. Je serais incapable de reprendre l'énonciation première sans réorganiser entièrement les agencements existants ; reprendre un texte, c'est en écrire un autre. Il y a une autre raison : la psychanalyse est une pratique de la parole parlée qui nomme le réel qu'elle débusque, en même temps qu'elle transmet un point de vue qui permet de réinterpréter une conception tenue pour définitive.

J'ai voulu que ce travail se fasse dans un cadre qui soit un lieu d'échange d'expériences de la clinique psychanalytique. De tels lieux, fondamentaux pour la formation des thérapeutes, sont en voie de disparition. Respectueux de cette nécessité, le dispositif du séminaire inclut des présentations cliniques régulières, par des praticiens confirmés, ou par des jeunes, suivies d'une discussion extensive des enjeux avancés avec l'ensemble des participants.

Les participants sont des infirmiers – je rappelle que le diplôme d'infirmier psychiatrique a été supprimé par le pouvoir depuis plusieurs années –, des psychologues, des éducateurs, des assistants sociaux, des internes en psychiatrie – pour lesquels les autorités de santé considèrent que la psychanalyse n'est plus une approche formatrice –, et des psychanalystes.

*Victor O'Dwyer
de Nacendo
da Clinique de
Psiquiatria em la
suíça de la
folia*

Ouvert à toute personne intéressée à penser le monde dans lequel nous vivons, le séminaire accueille ceux qui ont des pratiques de pensée différentes de la mienne – cinématographique, théâtrale, juridique et esthétique. Ils ont eu un rôle déterminant dans mon énonciation, dans la transversalité des échanges et dans la liberté avec laquelle la parole circule après les exposés¹.

Parler de la clinique analytique à partir de Dostoïevski rappelle les liens forts qui unissent, chez Freud, la littérature et la psychanalyse. J'ai imaginé aussi que cette approche favoriserait la transmission et la formation cliniques des jeunes infirmiers, psychologues, psychiatres et psychologues qui n'ont plus d'espaces où apprendre leur métier.

Freud, on le sait, avait certaines résistances à l'égard de la philosophie – contrairement aux psychanalystes français qui, à la suite de Lacan, ont plutôt fréquenté les philosophes que les écrivains. Et pourtant Freud a toujours reconnu sa dette à l'égard de Spinoza. Je cite la réponse négative qu'il a donnée à une demande d'article pour le volume de commémoration du tricentenaire de Spinoza (1932) : « *Tout au long de ma longue vie j'ai (timidement) éprouvé un respect extraordinairement élevé pour la personne aussi bien que pour les résultats de la pensée du grand philosophe Spinoza.* » Dans une lettre à Lothar Bickel, un spinoziste proche de la psychanalyse, qui demandait à Freud quelle était sa dette envers Spinoza et pourquoi il le citait si rarement, Freud répondait le 28 juin 1931 : « *J'admets tout à fait ma dépendance à l'égard de la doctrine de Spinoza... Il n'y avait pas de raison pour que je mentionne explicitement son nom puisque j'ai conçu mes hypothèses à partir du climat qu'il a créé plutôt qu'à partir d'une étude de son œuvre.* » Et il conclut, en disant ce qui explicite bien sa position : « *En outre, je ne cherche pas de légitimation philosophique.* »

Quant à moi, je suis très intéressé par la réflexion philosophique, difficile de ne pas l'être lorsqu'on vit en France, mais j'ai toujours fait miens

1. Je remercie particulièrement Nurit Aviv, Lise Beaulieu, Guy Gérard (cinéastes), Joseph Scdillow (critique de théâtre), Claire Hocquet, Hélène Meynaud (respectivement avocate et juriste), et Max Izlikovitch (autorité de référence en art africain), par leur présence assidue à nos travaux.

2. Cité par Yimiyahu Yovel, *Spinoza et autres hérétiques*, Paris, Seuil, collection « Libre examen », Paris, 1991 [Je souligne].

les conseils donnés par Setembrini, personnage de la *Montagne magique* de Thomas Mann au jeune Hans Castorp : qu'on doit arriver à la philosophie après la littérature. Ce qui reprend la célèbre maxime attribuée à Dante : *prima vivere, poi filosofare*, d'abord vivre, après philosophe, ou celle de Camus : il faut d'abord vivre avant de témoigner de la vie. Je pense que rencontrer très tôt une philosophie totalisante fait courir le risque d'un assèchement de la sensibilité, plus précisément, le risque d'éluider – ou de refuser – le travail psychique de nomination des affects et des sentiments. Et je pense qu'une telle philosophie peut être un danger pour ceux qui commencent à vivre, les jeunes donc, et que mieux vaut être à la peine dans la recherche de ses propres mots pour dire sa sensibilité, à partir de celles des grands poètes, que de se jeter à corps perdu dans un système explicatif du monde. Il est vrai qu'une telle esquisse peut procurer comme bénéfice l'illusion de tout comprendre, et de tout savoir – façon de se condamner à appauvrir toute expérience, à ne pas apprendre avec sa propre vie. Rappelons Lacan qui disait aux psychanalystes qui l'écoutaient : « *Méfiez-vous, il ne faut pas comprendre trop vite.* »

En d'autres termes, une rencontre précoce avec un système philosophique peut être un antidote à l'amour. Si pour n'importe qui cela constitue un handicap dans l'existence, pour un psychanalyste c'est une aberration – et pour les patients, une catastrophe. Parce que de quoi s'occupe un psychanalyste sinon de l'amour ? En quoi consiste son travail sinon à préparer ceux et celles qu'il rencontre à cette catastrophe salubre, ou à réparer blessures, ravages, et stigmates de l'absence d'amour ou des amours ratés³ ?

Donc, c'est pour parler d'amour qu'on va voir un psychanalyste et, en principe, c'est d'amour qu'il parle, quand il parle, le psychanalyste. D'ailleurs, comme disait Samuel Beckett à propos de son travail d'écrivain, il n'est « *Bon qu'à ça* », et lorsqu'on va entendre ou lire un psychanalyste, on s'attend à ce qu'il parle exactement de ça, de comment on aime, de comment on s'aime. Et il est vrai aussi que, pour parler d'amour, le choix de Dostoïevski est un excellent choix. Dostoïevski est, par excellence, l'écrivain de la rencontre.

3. Cf. « *L'amour véritable* » in Hektor O'Dwyer de Macedo, *Lettres à une jeune psychanalyste*, Paris, Stock, 2008.

La clinique psychanalytique que je viens de décrire se fonde sur un pré-supposé politique, celui de l'existence d'un régime où la pensée est permise. Or, les dictatures militaires en Amérique latine dans les années 60 et 70 ont révélé que l'*establishment* psychanalytique juge la qualité d'un pouvoir à l'aune des intérêts de classe de ses membres.

Aucune association de psychanalystes en Amérique latine ne s'est opposée aux dictatures militaires. Bien au contraire. Lorsque le regretté Hélio Pellegrino a révélé qu'un psychanalyste en formation dans sa société, Amílcar Lobo, travaillait comme médecin auxiliaire des tortionnaires de la police politique, il a été radié par le président de l'association Leão Cabernite — qui était, par ailleurs, l'analyste didacticien du tortionnaire dénoncé par Hélio. Hélio a été exclu par ses collègues au prétexte que, faisant cette dénonciation, il salissait l'image de l'institution. (Anecdote burlesque: Hélio a été réintégré par jugement du Tribunal Supérieur Militaire, institution de la dictature, dans sa société psychanalytique, au motif qu'aucune faute professionnelle ne lui était reprochée!)

Je pense que cette complicité entre certains psychanalystes et les régimes de terreur renvoie à une certaine conception métapsychologique de la cure, selon laquelle il n'y a aucun événement psychique qui échappe au traitement fantasmatique; autrement dit, dans cette conception, le réel n'existe pas. Cette manière de concevoir les choses réduit le transfert psychanalytique à la simple répétition d'expériences affectives et libidinales de l'enfance. Ils transformèrent ainsi la découverte de Freud en une clinique de la connaissance où les « philosophes » peuvent aller chercher leur miel rationnel.

Or, le scandale de l'inconscient se loge dans un au-delà de la répétition, du côté du transfert comme expérience inédite dans la vie du sujet. Cette expérience viendra constituer l'autre comme semblable et secourable, et elle donnera à la sexualité la place essentielle qui est la sienne dans l'existence. Ainsi défini, le terrain transférentiel peut être un outil pour la mise à distance du trauma.

À refuser le scandale de l'inédit, la psychanalyse devient alors une technique, la cure *une leçon* sur des savoirs établis qui concernent un psychisme autarcique fermé sur lui-même, c'est-à-dire la monade freudienne: l'œdipe, la castration, le refoulement. Le travail de ces psychanalystes coïncide parfaitement avec la définition donnée par Nabokov de la psychanalyse: une

méthode qui consiste dans l'application quotidienne de vieux mythes grecs sur les parties génitales d'un certain nombre de personnes.

En d'autres termes, les psychanalystes deviennent fonctionnaires d'une traduction simultanée, et la santé psychique se réduit à l'adaptation à la réalité, réalité dont la définition coïncide avec l'idéologie du pouvoir en place.

Dans l'Amérique latine d'alors, le pouvoir était totalitaire et assassin. Ce moment terrible nous a appris une chose étonnante: il y a des psychanalystes chez qui la recherche sur l'inconscient ne modifie en rien leur rapport à la pensée, à la culture, ou à la morale, ou à la vérité. Ayant réduit la psychanalyse à une technique interprétative, ils ne se préoccupent absolument pas de la reconnaissance du singulier, de l'accueil de l'inconnu, de l'étranger, du non-conforme.

Le scandale de l'inconscient se loge, je le répète, dans la sexualité infantile et dans un au-delà de la répétition, il se loge du côté du transfert comme expérience inédite dans la vie du sujet. Pour se défendre du scandale, on peut fétichiser une théorie pour justifier son impuissance psychique, ou sa phobie, ou son imposture, infligeant aux patients le silence de ses inhibitions, et son effroi devant la vie vivante.

En 1986, j'ai organisé les *Rencontres latino-américaines de psychanalyse*, éditée en 1988 sous le titre *Le psychanalyste sous la terreur*⁴. Gilou Garcia Reinoso, psychanalyste argentine qui participait à cette rencontre et qui avait été, avec son mari, une des responsables de l'antenne de soutien thérapeutique des mères de la Place de Mai, dites les *Folles*, se demandait s'il n'y aurait pas des théories qui seraient plus compatibles que d'autres avec le totalitarisme. Elle s'interrogeait sur les rapports entre une théorie fermée sur elle-même et la complicité avec les régimes de terreur. Et elle constatait le grand développement en Argentine, pendant les années de la terreur d'état, des théories psychanalytiques fermées sur elles-mêmes.

Diego Garcia Reinoso, qui avec sa femme a soutenu les Mères de la Place de Mai, disait, lors des *Rencontres latino-américaines de psychanalyse*, que dans les situations de terreur on rencontre toujours un silence qui vient annuler le trauma, un silence qui vient rendre le trauma muet, intime, inclus dans le tissu psychique.

4. *Le psychanalyste sous la terreur*, Paris, Matrice-Rocinante, 1988.

Dans ces circonstances, défendre l'hypothèse de l'inconscient était, par excellence, un acte politique. Défendre l'hypothèse de l'inconscient, c'était soutenir la possibilité de nommer ce qui doit rester en silence, hors langage, exclu de la parole, interdit d'être pensé. Défendre l'hypothèse de l'inconscient, c'était parler sur la création de nouveaux outils pour déboucher ce qui devait rester enseveli sous le murisme, et miser sur la création de nouvelles formes capables d'accueillir ces trouvailles.

Gilou Garcia Reinoso a démontré que l'emprise de la terreur vise à « tuer la mort », à enlever à la vie sa limite et sa consistance, limite et consistance qui nous sont données exactement par la reconnaissance de la mort, reconnaissance dans laquelle se fonde notre humanité, reconnaissance qui fait de nous des humains.

Pour sa démonstration, Gilou Garcia Reinoso évoque cette invention macabre du pouvoir militaire argentin : la disparition des personnes :

Le pouvoir chez moi a des caractéristiques de pouvoir absolu, il prend tout à sa charge, il s'occupe de tout, il remplit tous les espaces, il répond à toutes les questions, il s'arrange pour que tout le monde soit à sa place et pour que disparaisse celui qui n'est pas ou qui menace d'avoir un rapport quelconque avec quelque chose qui n'est pas tout à fait à sa place. Donc il faut faire disparaître toutes les possibilités réelles ou potentielles d'un déplacement dont la décision n'appartient pas au pouvoir. La disparition des personnes c'est un procédé terrible, mais que se passe-t-il au niveau du quotidien ? Que se passe-t-il chez les citoyens, chez les sujets à ce moment-là en Argentine ? Tous les jours quelqu'un disparaît. Qu'est-ce que cela veut dire que quelqu'un disparaît ? Ça veut dire que chez mon voisin ou chez mon élève ou chez mon père ou chez n'importe qui à côté, il y a tout d'un coup ce que l'on appelle un « operativo », c'est-à-dire une opération de police ou de l'armée qui débarque avec un grand déploiement de force. Tout le quartier voit cela. Ça se passe plutôt la nuit mais c'est très ostensible : on enlève quelqu'un, on met à sac la maison, on prend un butin, c'est-à-dire tout ce qui vaut quelque chose. On emmène les personnes, on ne sait pas où, on ne sait pas qui. Très souvent ce n'est pas la police ou l'armée qui agit, mais des gens sans uniforme dans des voitures qui n'ont pas de plaques. Et à partir de ce moment-là il n'y a plus rien. Alors quelques personnes commencent à chercher. C'est très dangereux ; on s'auto-dénonce quand on

commence à chercher. Au bout de quelque temps celui qui cherche reçoit un coup de téléphone et une voix lui dit : « Vous feriez bien de tout plaquer et partir sinon vous subirez le même sort. » On ne sait pas qui parle, on ne sait rien de tout cela. Il y a quand même des avocats qui posent ce que l'on appelle des requêtes, « d'habeas corpus ». Les avocats s'occupent de dénoncer les disparitions mais les avocats disparaissent aussi. Il y a énormément d'avocats qui ont disparu de cette façon-là. Les dénonciations restent aux mains de la justice mais ne suivent pas leurs cours [...] Ces situations limites posent des questions à tout le monde [...] Ici en Europe, il y a eu un énorme silence sur ce qui s'est passé dans les camps de concentration... Je n'ai pas du tout l'impression d'évoquer quelque chose de spécifique à l'Amérique latine, même si elle a évidemment des particularités⁵.

L'existence de ces êtres ni morts ni vivants, mais disparus, contamine l'ensemble du corps social. Les citoyens, qui peuvent d'un moment à l'autre disparaître, deviennent des zombies, entre la vie et la mort. On ne meurt plus, on disparaît. Faire disparaître les hommes, puis faire disparaître la disparition : voici comment on fabrique le silence.

L'ordre règne, on peut être heureux. Je tiens à souligner que les projets concernant la folie en France à partir d'une définition normative, positive, de la santé mentale ont la même ambition, le même souci : éradiquer ce qui n'est pas conforme à la norme édictée en normalité. Évidemment, comme le rappelle Gilou Garcia Reinoso, tout ceci renvoie à l'extermination des Juifs et des Tziganes par les Nazis. Et Pierre Dardot et Christian Laval nous ont démontré le lien entre cette définition normative et positive et le néo-libéralisme dans lequel nous baignons⁶.

Et c'est pour tout cet ensemble de raisons qu'il est impossible de refuser la psychanalyse et les méthodes qui s'inspirent d'elle. Non parce que la psychanalyse serait un système explicatif de toute cette horreur, ce qu'elle n'est évidemment pas, mais parce que la psychanalyse est le seul champ de pratique de la pensée capable de nous donner les outils pour nommer l'innommable, pour faire de l'impossibilité de penser une voie pour la pensée. La psychanalyse est la seule pratique de pensée qui peut

5. Gilou Garcia Reinoso in *Le psychanalyste sous la terreur*, op. cit.

6. Pierre Dardot et Christian Laval, *La Nouvelle Raison du Monde*, Paris, La Découverte, 2009.

répéter dans des répétitions les stigmates du silence que l'horreur installe, qui peut percer ce silence et, surtout, s'intéresser à son sens et à son histoire — avec et sans majuscule.

La Clinique Sociale de la Psychanalyse, fondée par Hélió Pellegrino, au Brésil, dans une favela, s'opposait aussi au meurtre de la mort (Michel Foucault considérait cette expérience comme l'événement anthropologique le plus important du vingtième siècle). La Clinique sociale refusait l'exclusion d'une partie de la population de Rio de Janeiro comme un ensemble humain négligeable. Installer au milieu d'une population pauvre et misérable une clinique de psychanalyse, c'était affirmer que l'angoisse pouvait être mise au service du changement social, et surtout, que la pauvreté n'empêche pas l'existence de l'angoisse, ni de la grande souffrance psychique. En d'autres termes, que les habitants des favelas sont des êtres humains à part entière.

Les Mères de la Place de Mai, comme la Clinique Sociale Psychanalytique dans la favela, sont des exemples de la création, grâce à la psychanalyse, d'un outil politique d'une nouvelle forme pour accueillir l'inouï. Je cite à nouveau Gilou Garcia Reinoso :

Vénonons-en au phénomène original qui est le phénomène des Mères de la Place de Mai. Les Mères de la Place de Mai, qu'est-ce que c'est? On les appelait les folles, le gouvernement les appelait les folles et je crois que c'est assez véridique dans un certain sens. C'était fou que sept femmes, à un moment donné, en 1977, la terreur à peine installée, se présentent à la maison du gouvernement et posent la question « où sont nos enfants? » C'était fou car jusque-là personne n'avait même osé poser la question directement : on prenait des médiateurs, on passait par la justice, qui n'existaient d'ailleurs pas, on faisait semblant d'y croire, mais les Mères vont directement au gouvernement, et elles interrogent : « où sont nos enfants? » Elles y vont une fois. Ce sont des folles, on n'a pas besoin d'en tenir compte! Elles continuent d'y aller. Elles y retournent. Puis il y en a d'autres qui se joignent à elles, et elles deviennent assez nombreuses. Un jour on leur met un revolver sur la poitrine et on leur dit : « Mesdames, circulez! » [...] Ainsi les femmes les mères, se présentent à la maison du gouvernement et posent la question sur la disparition de leurs enfants et on leur répond : « mesdames vous êtes folles, circulez donc. » Et elles commencent à cir-

culer, et elles circulent devant la maison du gouvernement, autour de la Pyramide de Mai (symbole de l'indépendance du pays). À partir de ce jour-là, tous les jeudis à la même heure, il y aura un défilé : d'abord les femmes, puis des femmes et des hommes. Elles sont en tête, et elles portent un mouchoir blanc sur leur tête où, en tout petit, ce n'est pas lisible mais c'est quand même écrit, il y a le nom de quelqu'un et une date. Alors elles commencent à circuler tous les jeudis à 3 heures de l'après-midi, et elles circulent pendant des années. C'est curieux, mais cette circulation leur fait traverser des frontières, briser cet espace saturé, cet espace est perforé. Il y a un trou dans ce lieu qui était absolument « plein ». Cette circulation qui a l'air de se faire sur place fait circuler le temps. Je ne veux pas dire que ce sont les mères qui ont renversé le gouvernement. Je veux dire qu'au-delà de la question qu'elles posent, des paroles qu'elles disent, le fait de se présenter comme signifiant de l'absence est fondamental.

Parce que c'est la possibilité, la démonstration concrète, que le pouvoir n'est pas absolu. Il n'est plus absolu à partir de ce moment-là. Elles offrent à la population, par leur insistance, le retour à l'ordre symbolique, la possibilité de symboliser, et je pense que cela a eu un effet d'interprétation pour qui voulait l'entendre [...]

Que s'est-il passé avec la population? [...] Une offre a été faite par le gouvernement — qui est peut-être toujours faite par les gouvernements totalitaires — de s'identifier au pouvoir tout-puissant. Cette offre il est facile au sujet de l'accepter parce qu'il est constitué comme ça. Il est exposé donc à répondre aux offres d'omnipotence [...] S'identifier à cette offre c'est être imaginativement tout puissant et échapper ainsi à la détresse et à la renaissance de ce qui se passe lorsque nous contribuons à soutenir cet ordre absolu, destructif et terrible. Mais les Mères ont produit une ouverture et elles l'ont maintenue [...] On leur dit qu'elles demandent l'impossible, et c'est vrai. Leur consigne c'est : puisqu'on nous les a pris vivants il faut qu'ils réapparaissent vivants. Ça l'air tout à fait absurde mais ça ne l'est pas. Il y a tout un parcours effacé. Un parcours entre le vivant et quoi? Rien. Un vide qui doit être rempli dans l'ordre juridique, dans l'ordre de la parole et tant que ce ne sera pas fait, il y aura quelqu'un qui devra continuer à le réclamer [...]

Pourquoi les mères, pourquoi des femmes? C'est un point très important. [...] [Et Gilou Garcia Reinoso interroge:] Si l'advenue du Nom du Père appartient à un processus, si la métaphore paternelle est nécessaire à la constitution d'un sujet vivant, que se passe-t-il quand le père est un assassin?

Est-ce que cela est si distant de nous?

En France aujourd'hui, une ministre, Carlotti, affirme publiquement qu'elle ne financera plus des établissements se réclamant de la psychanalyse et de la psychothérapie institutionnelle, mais seulement ceux qui adoptent la méthode comportementaliste. Une ministre d'un gouvernement démocratique déclare qu'il y aura une thérapie d'État, à l'exclusion de toute autre. Et aucun agent culturel, aucun écrivain ne réagit. Ce silence dans la citoyenneté est inquiétant.

Et il y a des psychanalystes et des psychiatres cliniciens qui ne se sentent pas concernés par les attaques incessantes du pouvoir contre les institutions de soins, contre la psychothérapie institutionnelle, attaques dont le plan sur l'autisme est l'expression la plus éloquente. Cette absence de solidarité, ce déficit de citoyenneté sont inquiétants.

La garde des Sceaux en France a été comparée à un singe, on lui propose des bananes. Aucun écrivain, aucun artiste n'a immédiatement exprimé sa colère, n'a été soucieux de présenter aux citoyens les conséquences terribles de cela dans la vie républicaine et dans l'institution de la culture. Cela est très angoissant. Aucun psychanalyste non plus. Et cela est alarmant. Chez les psychanalystes, cette désertion est effrayante parce que nous savons, avec Freud, que la civilisation commence avec l'interdit du meurtre et de l'inceste. Et le racisme est l'apologie du meurtre.

7. Gilou Garcia Reinoso, *Le psychanalyste sous la terreur*, op. cit. Elle fait ici référence au travail de Martha Rosenberg, « Ce que les mères savent » in *L'enfant dans la psychanalyse*, Paris *Psychanalyse*, n° 6, Paris, Éditions de l'état, 1986.

Cette démission des psychanalystes (et des psychiatres), ce silence, ce non-engagement sont cohérents avec leurs positions théoriques qui disent : il n'y a pas de pratique psychanalytique à l'intérieur des hôpitaux, il n'y a pas de psychanalyse possible avec des psychotiques, il n'y a pas non plus de psychanalyse possible avec des enfants.

Cet enfermement de la clinique dans les bureaux de consultation peut avoir des conséquences terribles pour la citoyenneté. En Amérique latine, au nom de la théorie, des psychanalystes ont été contre les grands-mères de la Place de Mai, qui ont tout fait pour retrouver leurs petits-enfants, parfois adoptés par les tortionnaires qui avaient torturé leurs pères et tué leurs mères après l'accouchement. Ils disaient, ces psychanalystes, qu'il serait traumatique pour ces enfants, heureux, forcément heureux dans leur nouvelle famille, d'apprendre que leur papa aimé était, par exemple, l'assassin de leur mère de naissance. Ces psychanalystes se sont opposés aux Mères de la Place de Mai et n'ont pas soutenu Hélio Pellegrino. Ces psychanalystes ont parfois dénoncé les collègues qui prenaient en charge des militants de la lutte armée au motif qu'ils soutenaient des terroristes. Et leurs collègues disparaissaient – ce qui veut dire qu'ils étaient assassinés par le pouvoir militaire. Juan Carlos Pla, psychanalyste et poète uruguayen exilé au Mexique, parle de la canaillerie psychanalytique⁸. C'est un mot violent. Et juste. Pour nous, latino-américains qui avons vécu sous des dictatures, ce mot n'est pas une insulte. Il nomme une situation de fait. Et les faits exigent le respect.

Tout cela engendre du dégoût, de l'indignation et de la révolte.

L'expérience psychanalytique est la rencontre avec l'inédit. Ceci est un parti pris théorico-clinique. Ce parti pris prend à la lettre ce que dit Freud dans *La dynamique du transfert*: l'analyste est dans la vie du patient un nouveau personnage et un nouvel espoir libidinal. Donc, le plus important dans l'expérience transférentielle, ce n'est pas ce qui se répète mais ce qui se vit pour la première fois. Expérience du jamais expérimenté, du jamais nommé.

8 Juan Carlos Pla in *Le psychanalyste sous la terreur*, op. cit.

Cette conception solidarise la fertilité affective du transfert avec ce que Freud appelle le travail de construction par la pensée. Elle fait du psychanalyste un « *métaphoriseur* ». Il va créer des métaphores autorisant le passage du particulier à l'universel, du trauma à l'interdit, de la confusion des langues et des temps à la séparation des espaces psychiques.

Dans le travail avec les traumatisés et les psychotiques, le psychanalyste propose toujours un mythe sur l'origine – et il est faux d'affirmer que le mythe proposé par le psychanalyste est toujours le même. Avec la psychose, on a affaire à des courts-circuits intergénérationnels. Ces courts-circuits constituent à eux seuls une « culture » autonome, fermée sur elle-même, avec ses valeurs, ses codes et ses interdits – particuliers – qui fonctionnent pour tout le groupe familial comme des certitudes faisant fonction d'universels. C'est l'aliénation psychique.

Soigner un sujet psychotique, c'est lui permettre de se débarrasser de la haine des morts qui l'encombrent, d'ensevelir les cadavres qui l'empêchent d'avoir une peau, un corps à lui – sans quoi il n'y a pas de différence entre l'espace de la vie et l'espace de la mort, et c'est cette indistinction qui caractérise la folie. La relation avec le psychanalyste sera l'expérience à partir de laquelle une voie de sortie de l'enfermement dans ces courts-circuits intergénérationnels pourra être empruntée sans que le sujet éprouve la culpabilité d'être vivant.

Ce que nous apprend l'expérience de la psychanalyse sous des pouvoirs totalitaires et assassins en Amérique latine, c'est que la clinique du trauma et le travail clinique avec des psychotiques sont une pratique de la citoyenneté qui favorise l'engagement politique. En effet, une clinique dont le socle consiste à séparer le vivant du mortifère, les morts du vivant, nous oblige à connaître, ou à inventer, les passages permettant aux morts d'aller – ou de retourner – dans le monde des morts, nous oblige à connaître, ou à inventer, les lois permettant aux morts de s'organiser, de rester entre eux et aux vivants de ne pas jalouser la paix des défunts ni de subir leurs diktats ravageurs. Séparer le mortifère du vivant afin de donner, ou redonner, à la mort sa juste place – c'est-à-dire immense, mais circonscrite – fait de tout psychanalyste un ethnologue des ancêtres, un archéologue de la République de ces morts particuliers dont les vestiges, sinon les momies, encombrant le psychisme du sujet – désespéré – qui nous demande de l'aide. Ne pas considérer cet aspect des choses c'est ne

rien connaître à la psychanalyse (relisons Freud!). La pratique de pensée qu'est la psychanalyse rend familière la vie vivante, elle est un antidote aux indifférences rancunières forgées par la haine de tout ce qui est jeune, émergeant, inespéré, contraire à la norme et au confort des savoirs établis et imbéciles.

Il ne s'agissait, ni pour les Reinoso ni pour Pellegrino, de défendre l'idée d'une psychanalyse politique, ce qui serait une stupidité. Il y a, c'est une évidence, un engagement politique des citoyens qu'ils sont. Pour paraphraser Jean-Luc Godard, il ne s'agit pas de faire une psychanalyse politique, mais de faire politiquement de la psychanalyse. Et aussi d'élaborer en permanence, comme Freud n'a jamais cessé de le faire, une politique pour la psychanalyse.

Cette question est urgemment à l'ordre du jour aujourd'hui, partout dans le monde. Il faut plus que jamais faire politiquement de la psychanalyse et se soucier de la politique pour la psychanalyse. Pourquoi?

Parce qu'il y a une guerre et la psychanalyse a momentanément perdu. Elle a été vaincue par l'alliance grotesque entre le *business* psychanalytique, la psychiatrie biologisante, le comportementalisme, l'analyse systémique, les neurosciences et toutes les thérapies brèves. Cette guerre a pour objectif d'exclure l'inconscient du champ de la pensée, de se prémunir contre l'efficacité et la fécondité de son scandale.

Il y a une guerre et la psychanalyse a momentanément perdu. Évidemment, les premiers responsables sont les psychanalystes eux-mêmes. En France, les divans silencieux ont laissé les jeunes internes en psychiatrie et les jeunes psychologues dans une grande détresse psychique. Face à la psychose, ils sont démunis, sans moyens d'inventer une approche relationnelle à la folie, parce qu'ils n'ont eu aucune relation à leurs analystes, analystes qui n'avaient aucune expérience clinique de la psychanalyse, encore moins de la psychose.

Pendant ce temps, les associations psychanalytiques se sont surtout soucies d'avoir un grand nombre d'adhérents, en France et dans le monde, pour faire voyager la théorie, devenue religion, et ses oracles – en fait, surtout les oracles. C'était, et c'est toujours, le *business* analytique, moins juteux aujourd'hui que dans les années 80. D'autres associations, vraiment soucieuses de la formation de psychanalystes, n'ont rien fait

contre cet état des choses. D'une part, elles avaient considéré ce mouvement comme une « mode » qui s'évanouirait dans l'histoire comme la plupart des modes — les aristocrates ne s'occupent pas des basses affaires du monde. D'autre part, les aristocrates, c'est connu, ne font pas de la politique, l'œuvre de Freud étant un patrimoine qui n'a aucun besoin d'être soutenu ou réinventé, éternelle comme la royauté ou l'Himalaya. Si cette erreur d'appréciation n'est pas nouvelle, dans les circonstances elle a été fatale.

Il y a une guerre et la psychanalyse a momentanément perdu. Ce n'est pas ma génération qui verra un changement de tendance. Ceux de mon âge ne peuvent être que des résistants, ne peuvent que tenir une position en attendant que les renforts arrivent, c'est-à-dire, les jeunes. D'ici là, nous serons intraitables, aucune alliance n'est possible avec les ennemis de la pensée; on doit les traiter comme tels, en ennemis dangereux de la psychanalyse et de la citoyenneté, et transmettre et transmettre et transmettre la théorie de la cure que nous avons apprise avec les plus intrépides cliniciens de la communauté.

Il y a une guerre et la psychanalyse a momentanément perdu. Mais il y a eu des luttes, parfois terribles, où la psychanalyse et l'humanité ont été victorieuses. Ces victoires, nous devons nous les approprier et les transmettre à ceux qui, courageusement et passionnément, prennent déjà le relais de l'exigence de pensée et de vérité, condition minimale pour l'exercice de cette pratique.

Pour ceux qui s'intéressent aux recherches sur des nouvelles formes dans l'art, je ferai remarquer que la presque inexistence de la prise en compte de l'inconscient, dans l'institution de la culture aujourd'hui, a comme effet la médiocrité qui célèbre l'abandon de toute exigence esthétique et éthique comme une conquête de l'esprit. Corollaire: toute exigence ou rigueur de pensée est actuellement considérée par les institutionnels comme un signe indiscutable d'anachronisme.

Ce livre s'inscrit dans l'ensemble de ces réflexions. Une de ses ambitions poursuit mon souci de toujours: démontrer que la psychanalyse n'est pas constituée d'un savoir fermé sur lui-même, mais d'une pratique de pensée, théorique et clinique, au service de la vie et de la cité. Son point de départ a été l'idée que Freud ne supportait pas, chez Dostoïevski, qu'il

s'occupe de ce sur quoi lui, Freud, avait fait l'impasse pour élaborer sa théorie des névroses: le trauma et la folie.

Chez Dostoïevski, la grandeur ou la misère des personnages fondamentaux de l'œuvre accompagne la découverte qu'ils font de l'inconscient. Que les personnages soient construits à partir du trauma de la rencontre avec l'inconscient est certainement une des raisons principales de leur pérennité. Je m'appuie sur ces personnages pour aborder des points essentiels de la clinique: le trauma, le fantasme, la perversion, la folie.